

**Karine Cellard et Martine-Emmanuelle Lapointe (dir.).
Transmission et héritages de la littérature québécoise,
Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2011, 265 p.**

Marie-Pier Luneau

Volume 13, numéro 1, automne 2012

S'appropriier le passé des autres : les usages de l'histoire internationale au Québec avant la Révolution tranquille

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1019707ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1019707ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Luneau, M.-P. (2012). Compte rendu de [Karine Cellard et Martine-Emmanuelle Lapointe (dir.). *Transmission et héritages de la littérature québécoise*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2011, 265 p.] *Mens*, 13(1), 146–149.
<https://doi.org/10.7202/1019707ar>

annihilant le rôle qu'y joue la femme (p. 109), mais l'extrait fourni – tiré d'un roman d'Adélaré Dugré – ne corrobore pas cette interprétation. Tout au plus y trouve-t-on la hiérarchie de valeurs typiquement conservatrice, présente dans maintes sociétés traditionnelles, où la femme doit rester confinée à l'espace domestique, tout en y régnant en maîtresse. Nul besoin de faire intervenir la question de la survivance ici.

En définitive, et malgré ses quelques faiblesses, l'ouvrage apporte sa pierre de taille, habilement ciselée, à l'édifice des études canadiennes, mais aussi à ceux de l'histoire intellectuelle et des relations Canada–États-Unis; il paraîtra donc, à très juste titre, incontournable à tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à la première moitié du xx^e siècle canadien. Pourtant au moment de refermer l'ouvrage, une vague déception assaillira le lecteur qui, comme moi, s'attache aux idées et aux valeurs comme à ce qui fonde l'essentiel de toute vie sociale : le sens. Car à quoi bon faire une histoire intellectuelle si c'est pour ramener les idées à un épiphénomène des intérêts matériels, des intérêts de classe et de positions dominantes?

— Sylvie Lacombe
 Département de sociologie
 Université Laval

Karine Cellard et Martine-Emmanuelle Lapointe (dir.).
Transmission et héritages de la littérature québécoise,
 Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2011,
 265 p.

Issu d'un colloque tenu en 2009 qui lui-même s'inscrivait dans le cadre du projet « Postures de l'héritier dans le roman québécois contemporain » (dirigé par Martine-Emmanuelle Lapointe), le collectif *Transmission et héritages de la littérature québécoise* s'attaque à des enjeux on ne peut plus actuels dans le champ des sciences humaines. En effet, « force est de constater que la transmission des héritages, qu'ils soient familiaux, culturels ou historiques, demeure un sujet de recherche abondamment commenté » (p. 7). Le thème

de la filiation, en général, et les travaux de Dominique Viart (abondamment cités par les contributeurs), en particulier, se rattachent à ces questionnements. L'intérêt de cet ouvrage n'en est pas moindre puisque, d'une part – et les directrices de la publication le notent à juste titre –, dans un contexte moderne, ces héritages sont hautement problématiques : « rompus, détournés, subvertis, legs et appartenances constituent plutôt un stock de questions auxquelles les réponses font souvent défaut » (p. 8). D'autre part, est-il nécessaire de rappeler que dans le contexte de la littérature québécoise, la question de l'héritage prend une coloration bien particulière. Qui est l'héritier, qui hérite de quoi et de qui, dans la littérature québécoise ?

Se revendiquant d'une « tradition toute jeune », si l'expression peut avoir un sens, les institutions et la culture québécoises restent effectivement « faiblement ancrées dans l'imaginaire collectif et par là même moins reconnues par la communauté au sens large » (p. 8). Prenant acte des ruptures comme des continuités dans la transmission d'une certaine « mémoire littéraire québécoise », les auteurs de ce collectif se sont donné pour objectif d'examiner « divers cas de passages manqués ou réussis dans la dynamique de la transmission des savoirs, des canons et des modèles », tout en cherchant à « identifier les lieux où se noue l'effet de cohésion aux corpus constitués » (p. 8).

Avec de telles ambitions, il allait de soi que la célèbre question : « Qu'est-ce que la littérature ? » allait resurgir. On choisit ici judicieusement de l'aborder de front en lui accolant un adjectif. « Qu'est-ce que la littérature québécoise ? », se demande Lucie Robert en introduction. Dans un brillant exposé historique et théorique sur la constitution du corpus national comme « unité historique héritée du romantisme », la chercheuse pose des jalons indispensables à la réflexion qui va suivre. En rappelant, exemples à l'appui, comment l'histoire littéraire engendre « une mise en récit de la littérature », Lucie Robert prépare en effet la discussion pour plusieurs contributions du collectif. François Paré s'interroge par exemple à sa suite sur les mouvements d'absorption des œuvres franco-canadiennes au sein du corpus québécois, alors que Lianne Moyes cerne les incidences de la double appartenance des œuvres anglo-québécoises / canadiennes.

Mine de rien, même l'article d'Anne Caumartin, consacré au legs problématique que représente le roman *Pieds nus dans l'aube* de Félix Leclerc, s'interroge au fond sur la question « du grand récit de la littérature ». Ni traditionaliste ni avant-gardiste, ce roman « de la transition », cadrant mal avec la représentation que le « grand récit de la littérature québécoise » a produit au cours de la période 1940-1950, est aujourd'hui plus ou moins tombé dans l'oubli, du moins eu égard à la critique universitaire. Ce constat permet à l'auteure de remarquer d'abord que jusqu'ici, malgré le nombre considérable d'études consacrées à la modernité, « peu d'attention a été accordée à la modernisation, au lent processus, comme si la chose devait nécessairement se présenter dans la fulgurance » (p. 183). Ainsi indique-t-elle aux chercheurs une piste intéressante à suivre : revisiter le corpus des œuvres se situant dans la sphère de l'art moyen et, ultimement, « faire de l'histoire littéraire un récit qui serait davantage qu'une série de ponts entre événements marquants, ne pas dire simplement qu'on s'accommode des zones d'ombre en les évoquant, mais avoir la volonté de les mettre en récit » (p. 184).

Et c'est précisément cette ligne de conduite qu'adopte dans son texte Micheline Cambron. Reprenant courageusement les nombreuses lectures de *Jean Rivard*, Cambron se pose elle aussi (mais sous un autre angle) la question de ce qu'est la littérature, en l'arrimant avec doigté à la problématique du collectif : « quelle est l'image de la littérature du XIX^e siècle dont nous avons hérité ? » (p. 114) Le cas précis de la réception critique du roman d'Antoine Gérin-Lajoie montre avec une grande finesse qu'à travers le temps, au final, cette « réception est composée de micro-récits de lecture qui se développent sans relation avec le roman » (p. 136). Ce cas de figure témoigne de façon convaincante du mépris dont souffrent plusieurs œuvres du XIX^e siècle et met ainsi « en relief le poids des reprises et des citations dans la réduction de la diversité des lectures et de la mise en jeu du sens » (p. 137).

Par sa volonté réelle de creuser la question de la transmission, par la solidité de son argumentation claire et approfondie, l'article de

Robert Dion mérite également d'être signalé. En se donnant pour objet d'étude le *Docteur Ferron* de Victor-Lévy Beaulieu, Dion scrute à la loupe les rapports entre biographe et biographié, prenant même la peine de dresser d'abord, en guise d'élément de contexte, le portrait de Ferron, tel qu'il se conçoit d'abord lui-même héritier. Le souci de précision affiché par Dion est certainement garant de la solidité de l'article, puisque se dessinent alors clairement les complexes chassés-croisés unissant Beaulieu et Ferron, qui finiront par transformer le legs en filiation presque inversée : « vous êtes le grand écrivain que je n'ai pas été », dira Ferron à Beaulieu (p. 217). Encore faut-il souligner la grande acuité déployée ici par Dion pour analyser ces deux trajectoires, lucidité qui lui permet de débusquer non seulement, de la part de Beaulieu, le « refus du meurtre du père », pourtant nécessaire à son propre engendrement comme « authentique écrivain », mais aussi chez Ferron, une stratégie peu commune, celle de « la tentation du déclassement » (p. 217).

Cela est inévitable, tous les textes du collectif ne répondent pas à la problématique dans des proportions égales. Cependant, même lorsqu'elles semblent s'éloigner du débat principal sur la question de l'héritage et de la filiation, d'autres contributions éclairent des questions connexes et utiles, par exemple celle, incontournable, de la « modernité ». Nul doute que ce collectif constitue un important apport au savoir, qui transcende nettement les frontières de la « littérature québécoise » pour s'intéresser, plus largement, au rapport à la mémoire, tout en saisissant cet objet dans son lien, de réciprocité ou d'éloignement, d'amour ou de haine, avec la culture, quelle qu'elle soit.

— Marie-Pier Luneau
Département des lettres et communications
Université de Sherbrooke